

Entretien avec Élisabeth Cohat



directrice artistique

chez Gallimard Jeunesse

in *Sur les traces de... Aladdin*,
ill. F. Place, Gallimard Jeunesse, 2001



par **Annick Lorant-Jolly**

Élisabeth Cohat travaille, depuis plus de trente ans chez Gallimard Jeunesse où elle a commencé comme maquettiste pour les collections « Voiles » lancées par Pierre Marchand. Elle a croisé François Place à ses débuts avant de collaborer directement avec lui à partir des années 2000 sur des livres de fiction documentaire. Elle a bien voulu nous livrer son regard de professionnelle – à la fois technique, esthétique et sensible – sur le travail de ce créateur, rendant ainsi hommage à la diversité de sa palette et à l'extrême raffinement de ses compositions. Elle nous aide ainsi à mieux identifier ce qui pourrait être le « style François Place ».

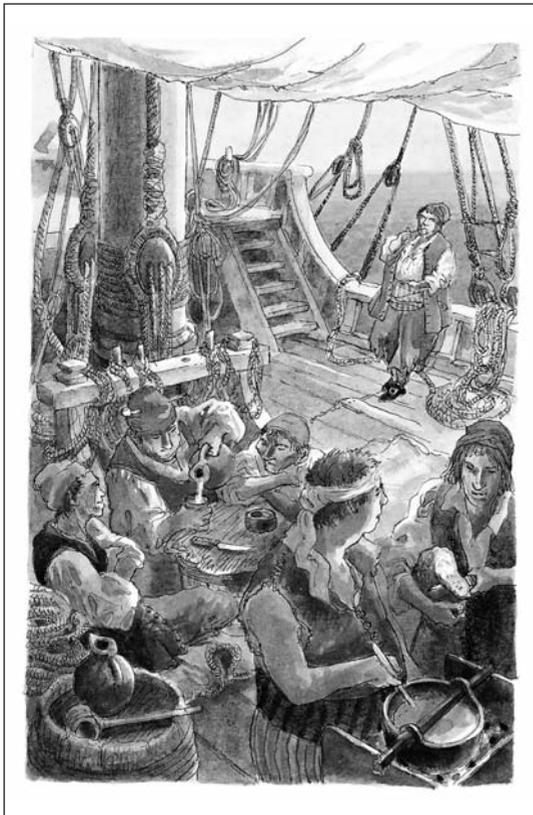
Annick Lorant-Jolly : Quand et comment avez-vous rencontré François Place pour la première fois ?

Élisabeth Cohat : Nous nous sommes croisés dans les couloirs de l'École Estienne, mais c'est en 1985 que François est arrivé chez Gallimard Jeunesse avec des dessins pour un projet de livre dans la collection « Découverte Cadet », *Le Livre de la découverte du monde*. Je travaillais alors comme maquettiste sur d'autres collections. J'ai collaboré directement avec lui quand il a réalisé des illustrations pour les pages nature des Guides Gallimard. Plus tard j'ai de nouveau travaillé dans le secteur des livres jeunesse et j'ai retrouvé François à partir des années 2000 pour les collections de fiction documentaire « Sur les traces de... » et « Le Journal d'un enfant ». En parallèle, il a continué à illustrer chez Gallimard Jeunesse une trentaine de livres dont des romans, en pages intérieures ou en couverture.



Les trois volumes des « Découverte du monde »
parus en Découverte Cadet chez Gallimard Jeunesse :
Le Livre de la découverte du monde, 1986
Le Livre des navigateurs, 1988
Le Livre des explorateurs, 1989

Sur les traces... des Pirates, ill. F. Place, Gallimard Jeunesse, 2003



A.L.J. : Peut-être pourriez-vous nous parler plus précisément de cette expérience de collaboration avec lui ?

É.C. : La collection « Sur les traces de... » propose une succession de chapitres courts ponctués d'illustrations, un texte de fiction rythmé, à la fin de chaque chapitre, par une double page documentaire. Les illustrateurs sont assez libres, leur seule contrainte est la taille des images. Nous avons choisi pour cette collection des illustrateurs qui travaillent plutôt à l'aquarelle dans un style enlevé. Ils devaient respecter le découpage que nous leur indiquions mais pouvaient choisir le format en hauteur ou allongé de l'illustration. Dans *Sur les traces d'Aladdin* (2001) François a choisi l'enluminure et la miniature pour illustrer le propos, ce qui allait très bien avec le sujet et a pris le parti de faire des petits cadres autour de chaque tête de chapitre.

C'est une caractéristique propre à François, quand il illustre un livre, il cherche la forme en fonction du fond. Il change même d'outils. Sa palette est assez large, du crayon à la plume... il a une impressionnante quantité de plumes différentes. Il peut travailler avec un pinceau très fin ou avec une grosse brosse, en fonction de ce qu'il a envie de dire et en fonction de l'époque qu'il va décrire. D'ailleurs il se documente beaucoup avant et il essaie de se fondre dans l'époque. C'est toujours le propos qu'il met en avant, plus que son œuvre à lui, avec une grande modestie. Ainsi, *Aladdin*, pour lui, c'était les miniatures persanes, avec un petit pinceau et des couleurs vives.

A.L.J. : Il a cette capacité formidable d'entrer et de nous faire entrer dans des époques et des lieux. Il a une immense curiosité aussi.

É.C. : Oui, dans *Sur les traces des pirates* (2003) il s'est inspiré des gravures du XVIII^e, mais quand on regarde les scènes qu'il a croquées, en bichro, en sépia, on a une ambiance très particulière d'où se dégage la chaleur des soirées festives.

A.L.J. : Dans cette collection, il illustre les parties documentaires ?

É.C. : Non, le parti pris était d'avoir des documents iconographiques. François illustre la partie fiction. En revanche il a réalisé les illustrations de la partie documentaire de la collection « Le Journal d'un enfant », *Prisonniers des pirates* par exemple, est un chef-d'œuvre. François est un minimaliste. Il recherche une économie de moyens... pas un trait de trop. Il faut qu'il trouve le trait juste.

A.L.J. : Il est d'une grande précision.

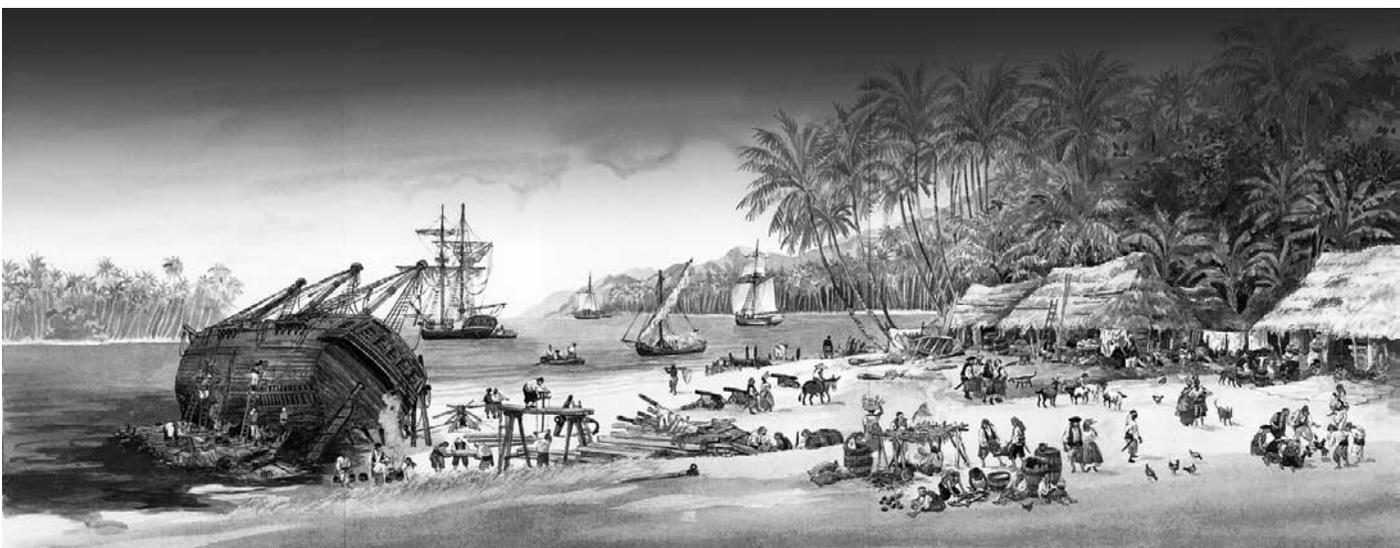
É.C. : Non, ce n'est pas de la précision, parce qu'il a un trait très spontané. Il

cherche la justesse. C'est pour ça qu'il refait beaucoup ses dessins. Et regardez cette illustration, on dirait qu'il y a le son. J'entends les gens travailler, le clapotis de l'eau, le cri des oiseaux, les chèvres, les discussions des personnages. Je sens la lumière, je sais que ça se passe le matin, vers 10-11 heures.

A.L.J. : Oui, il y a une grande puissance d'évocation dans cette scène. Et François Place sait faire vivre des scènes de foule, qu'il aime bien représenter.

É.C. : Techniquement sa mise en place est très précise, et il cherche toujours à rendre la justesse de la scène représentée. Tous les personnages sont à une place bien déterminée et exécutent une tâche précise. Ils ne sont pas là pour ajouter une touche, équilibrer l'ensemble ou faire du décor. Tout est pensé et justifié. On se rend compte que son trait est spontané quand on regarde précisément un personnage : vous voyez,

Panoramique pour *Prisonniers des pirates*, ill. F. Place, Gallimard Jeunesse (Le Journal d'un enfant), 2004



celui-ci est campé avec juste un contour, rehaussé d'aquarelle, sans surcharge de coups de pinceau. Si le personnage est éloigné, on ne capte pas son regard, mais sa position est suggestive : s'il baisse la tête, il peut être en train de penser, s'il a la tête en l'air, il peut rêvasser, ou être interrogatif. Cela suffit à leur donner vie et à les incarner. Et puis c'est, bien sûr, extrêmement documenté.

A.L.J. : Je suppose que lorsque vous avez collaboré sur des pages documentaires, le travail était très cadré, contrairement à l'illustration dans la fiction.

É.C. : Une fois que la conception graphique est déterminée, l'intervention du graphiste dépend de l'expérience de l'illustrateur. François a une grande expérience ! L'éditeur et l'auteur choisissent le contenu des dessins qui vont être placés. Nous suivons une grille et il sait qu'il doit dessiner par exemple un citron, un biscuit, de la viande séchée ou une scène de chargement. C'est une vraie commande. En revanche, ensuite, on ne discute pas de la façon de représenter le citron... On lui laisse la liberté de le dessiner comme il l'entend.

A.L.J. : Il vous apporte les dessins sous quelle forme ?

É.C. : Sur papier et finalisés, sauf pour les grandes scènes, pour lesquelles il apporte des crayonnés dont nous discutons ensemble. Mais François est si talentueux et préoccupé des sujets qu'il doit traiter, qu'en général, il n'y a pas grand-chose à redire. Nous l'aidons parfois dans ses questionnements, mais il aime bien garder un espace de liberté. Même si c'est une commande, il réussit à faire surgir tout un monde. Il prend ce que j'appelle son style « François classique »,

à l'aquarelle, avec un dessin léger au trait ou à la plume et puis la couleur... Et ça fonctionne.

A.L.J. : Vous avez aussi travaillé ensemble sur des romans ?

É.C. : Oui, sur *La Chèvre de Monsieur Seguin* (2005) par exemple. Je crois qu'il y a passé beaucoup de temps, parce qu'il a cherché une écriture graphique particulière pour ce livre-là. Il a fait beaucoup d'essais. Il ne voulait pas cerner le trait, ou très peu. La touche est plus large.

A.L.J. : C'est étonnant, parce qu'à la fois on reconnaît son style dans la composition du paysage, avec ses plans, etc. Mais effectivement ce n'est pas du tout la même technique.

É.C. : Oui, ce n'est plus du travail documentaire, c'est un travail d'artiste. Il nous a montré les illustrations deux fois, il cherchait une écriture différente. Et puis il est venu avec des *roughs* (il fait des *roughs* en couleurs, maintenant). Nous les trouvions magnifiques... mais non, pour lui ce n'était pas encore ça. Enfin le résultat est superbe. Regardez le combat entre la chèvre et le loup. Il y a le soleil, la chaleur écrasante, avec juste de très petites touches. Il y a même un petit côté rococo, dans le traitement de la couverture, qui colle bien au texte... Quand il peint, il provoque une émotion. François est un grand sensible, vraiment à vif. Et cela transparait dans son trait, dans son dessin. Aucune image n'est gratuite.

Il passe beaucoup de temps à trouver l'angle d'attaque le plus approprié à chaque livre. Ses sources d'inspiration sont sans limites. Dans *Le Prince bégayant* (2006) il a introduit des référé-

rences africaines... toujours en relation avec l'histoire. Il fait un grand nombre d'esquisses pour trouver le meilleur angle de vue : par-dessus, par-dessous, de dos, en gros plan, en plan éloigné...

A.L.J. : Je trouve ses cadrages très cinématographiques.

É.C. : Oui. C'est un grand metteur en scène. Avant d'illustrer un livre, il réalise de nombreux essais en crayonné et il le déroule en entier, avec les différents plans et les rebondissements, les éléments en petit, en grand, les scènes plutôt en double page, etc. Une fois que ce travail lui convient, en fonction du texte et du jeu qu'il veut construire avec les images, il fait ses choix essentiels : là c'est plutôt le texte qui prend le dessus, là c'est l'image.

A.L.J. : C'est très scénarisé ?

É.C. : Oui, totalement. Il y a un synopsis. Il fait un chemin de fer, du début à la fin.

A.L.J. : Quand nous sommes allées l'interviewer, il nous a montré ses travaux préparatoires. C'est impressionnant, que ce soit pour un livre ou pour un dessin animé. Même minutie, même rigueur dans la conception d'ensemble...

É.C. : Oui, et petit à petit, il resserre. Il va chercher à positionner le lecteur pour savoir de quel côté il va placer sa caméra. Si chaque illustration raconte une histoire à elle toute seule, il veille toujours à ce qu'elle interagisse avec celle d'avant, celle d'après et celle qui se trouve dix pages plus loin. Ces illustrations se parlent, se répondent. On peut les lire en série, sans le texte. Elles racontent leur propre histoire.



La Chèvre de M. Seguin, ill. F. Place, Gallimard Jeunesse, 2006





Le Vieux fou de dessin, ill. F. Place,
Gallimard jeunesse, 1997
(Folio Junior)

A.L.J. : Qu'a-t-il illustré d'autre pour vous ?

É.C. : *Le Vieux fou de dessin* en 1997. Nous l'avons publié une première fois en noir et blanc dans la collection Folio Junior, avec texte et images. Puis il a été réédité en 2001 sous forme d'album en couleurs, dans un format en hauteur. Pour ce livre, il s'est inspiré d'Hokusai bien sûr mais aussi d'Hiroshige. On le sent dans son trait.

A.L.J. : Les deux éditions présentent des différences notoires...

É.C. : Il a refait tous les dessins. Il n'est pas avare de son temps.

A.L.J. : François Place a un grand souci d'exigence.

É.C. : Oui et, je l'ai déjà dit, c'est un minimaliste. Économie de moyens, économie de trait, économie de coups de pinceaux. La technique de l'aquarelle pousse d'ailleurs à l'épure et aux contrastes de couleurs. La personnalité de l'illustrateur est très importante également. Les dessins ressemblent à leurs créateurs.

A.L.J. : Le 30 mai dernier se déroulait la manifestation « À vous de lire » et nous avons ouvert notre salle de lecture consacrée à la littérature de jeunesse, en bibliothèque d'étude du haut-jardin de la BnF, au grand public. Il y avait donc des familles, avec des enfants, et c'était très vivant. Et puis on proposait aussi des rencontres avec des créateurs, dont une avec François Place. Comme il y avait beaucoup d'enfants assez jeunes avec leurs parents, il a parlé très peu de son travail, parce que ce n'était pas trop adapté au public, et il s'est mis à raconter des histoires, celles

de ses livres. C'est un raconteur extraordinaire.

É.C. : Oui et il a une imagination folle. Y compris dans ses dessins. Il parle comme il dessine, avec beaucoup d'aisance, avec des mots simples mais très évocateurs, très visuels. Il joue avec les mots comme il joue avec ses crayons. Il a le sens du détail, des choses minuscules, mais c'est contrebalancé par les thèmes qu'il aborde. Il dit des grandes choses avec des tous petits moyens. Il est très modeste. Il va souvent préférer suggérer, plutôt qu'imposer. Son trait est rarement appuyé. S'il fait un gros trait de pinceau, c'est l'élan de la vie et cela reste quand même léger, aérien. Finalement ça lui ressemble cette finesse, cette délicatesse. Et en même temps il y a une force...

A.L.J. : Une force qui tient aussi à ce qu'il évoque, des sujets forts, avec une vision du monde, ce n'est pas juste anecdotique et pittoresque.

É.C. : Il a fait des études de philo, quand même. On retrouve ça dans son intérêt pour tous ces grands découvreurs. C'est un passeur de savoir, d'émotion et il continue à se questionner sur le monde : pourquoi tout ça ? D'ailleurs, il dessine comme un myope, vous savez, celui qui voit bien net de près et flou ensuite. Une sorte de flou « artistique ». Mais François sait attirer le regard au loin, il va faire une tache, un petit truc, ou un éclat de lumière... pour nous montrer que c'est là que ça se passe. Il se passe quelque chose aussi derrière.

A.L.J. : Cela crée une profondeur.

É.C. : C'est comme lorsqu'on fait du bateau, la vision est troublée : avec la chaleur, la différence de température

entre l'air et l'eau, la brume, ça crée une vibration à l'horizon. Dans ses dessins c'est exactement la même chose, ça divague un peu au loin.

A.L.J. : Votre image est très belle et très évocatrice.

É.C. : J'aime beaucoup les illustrations de François, ce sont des images sur lesquelles on peut revenir et trouver autre chose. On peut les relire pour elles-mêmes. Par exemple dans *La Fille des batailles* (2007) on a vraiment deux versions parallèles de cette histoire, celle que nous raconte le texte et celle que nous racontent les illustrations. Il aime bien faire ça.

A.L.J. : J'ai l'impression que l'œuvre de François Place, comme auteur-illustrateur, est vraiment unique. Il n'a d'ailleurs pas été imité, me semble-t-il ?

É.C. : Non, il ne peut pas être imité, parce qu'il ne cherche pas à avoir un style propre. Il s'adapte au sujet. On le reconnaît pourtant bien. Mais son « écriture » n'est pas maniérée, ce n'est pas faiseur, il ne cherche pas à être unique. Par exemple, si on regarde l'une de ses aquarelles à côté de celles de Delacroix, il peut y avoir une ressemblance. Même chose pour ses dessins au trait, ils peuvent ressembler à ceux de Rembrandt. Mais ce n'est jamais une copie, puisqu'il dessine ce qu'il a à dire de personnel et d'unique à chaque fois. Il est nourri de toutes ces références artistiques, mais il s'en sert de façon totalement personnelle.

A.L.J. : Pour finir, comment s'est passée votre dernière collaboration, pour illustrer la couverture de son roman ?

É.C. : C'était déjà une expérience inédite pour lui d'écrire un roman et, en plus,

travailler sur l'illustration de « sa » couverture, c'était difficile.

A.L.J. : C'est l'éditeur qui choisit la couverture ?

É.C. : En principe, oui, bien sûr. Mais nous écoutons nos auteurs. Dans le cas de François, la « double casquette » fait que c'est un peu différent. L'illustration de couverture doit donner une indication de la tranche d'âge visée. Elle est aussi une porte qu'on ouvre sur l'histoire. Or, par rapport à la tranche d'âge c'est un livre qui n'est pas facile à situer. On voulait en tout cas qu'il soit lu aussi bien par des adultes que par des adolescents. Il ne fallait pas une illustration classique toute en quadri qui s'adressait à un public plus jeune. Il a donc commencé à proposer des crayonnés très différents de ce qu'il fait d'habitude, assez morbides. Et on a rediscuté. On cherchait une piste très graphique, justement, avec deux couleurs fortes et un dessin au trait, sans aquarelle. Le plus suggestif possible.

Mais, finalement il est parti dans une autre direction en dessinant ces deux personnages. Nous avons choisi leur taille, la place de chacun : qui était devant ? qui était derrière ? On se demandait s'il fallait mettre le squelette ou pas... Et finalement on est arrivé à ce résultat.

A.L.J. : C'est une couverture qui reste très graphique et très sobre.

Et merci, Élisabeth Cohat, pour ce bel hommage au travail d'illustrateur de François Place.

